

LA CARENCE MATERNELLE DU POINT DE VUE DES SCIENCES SOCIALES

BARBARA WOOTTON*

Depuis la publication de mon livre *Social Science and Social Pathology*,²³ je n'ai pas poussé beaucoup plus avant l'étude des théories sur les répercussions de la carence complète ou partielle de soins maternels. D'autre part, parmi les études qui sont venues entre-temps à ma connaissance, il en est peu qui aient fait sensiblement avancer les choses dans un sens ou dans l'autre. Un grand nombre d'entre elles ne portent que sur des échantillons très restreints ou sont centrées sur l'observation d'enfants ayant été hospitalisés; pour les raisons exposées plus bas, elles n'offrent donc pas de bases solides pour des généralisations sur les effets de la carence maternelle en tant que telle. Une correspondance publiée dans le *Lancet*^{12, 22} expose diverses critiques sur la façon dont Bowlby a manié certaines des données présentées dans son rapport d'observation suivie,⁷ mais ni ces critiques ni la réponse de Bowlby⁵ ne nous conduisent bien loin. Aussi, hormis des références à quelques études d'importance majeure dont je n'avais pas eu connaissance à l'époque, je ne ferai guère ici que rappeler sommairement** ce que je disais dans le chapitre correspondant de mon livre.

Les théories formulées par Bowlby dans sa monographie sur la carence maternelle⁴ ont été critiquées sous différents rapports. On reproche tout d'abord à Bowlby d'avoir insuffisamment tenu compte, dans ses comparaisons entre enfants carencés et enfants non carencés, des conclusions d'études allant à l'encontre de sa théorie des effets dommageables de la séparation. De fait, il n'en mentionne que trois: l'étude d'Orgel, qui ne portait que sur 16 enfants; l'enquête comparative de Brown sur 200 enfants vivant en orphelinat et 100 garçons de familles économiquement faibles d'une part, et 200 enfants pris au hasard dans la population, d'autre part; enfin, la comparaison faite par Bodman et ses collaborateurs entre 51 enfants qui avaient été placés en institution et 52 autres

* Chambre des Lords, Angleterre.

** Avec l'aimable autorisation de mes éditeurs, MM. George Allen & Unwin Ltd.

enfants élevés dans leur famille. Sans qu'on puisse le taxer d'injustice, Bowlby dit de ces études « qu'aucune d'entre elles ne présente une haute tenue scientifique ».

A mon sens, cette première critique adressée à Bowlby ne doit pas être trop vigoureusement soutenue car, lorsqu'il a écrit sa monographie, on ne pouvait pas avancer grand chose de sérieux contre l'hypothèse que les enfants placés en institution ont tendance à être retardés dans leur développement. En fait, si l'hypothèse est énoncée en ces termes (nous y reviendrons d'ailleurs plus longuement), les observations recueillies, du moins jusqu'au moment où Bowlby a rédigé sa monographie, faisaient nettement pencher la balance en faveur de sa position, encore que, comme il l'a lui-même reconnu depuis, quelques-uns des spécialistes sur les travaux desquels il s'était appuyé, par exemple Bender, Goldfarb et Spitz, eussent été parfois excessifs dans leurs conclusions.

Il n'en reste pas moins que les travaux plus récents renforcent les raisons de réexaminer les conceptions de Bowlby. En particulier, dans une étude sur 500 enfants admis dans un centre d'accueil d'Angleterre, le Dr Hilda Lewis a constaté ce qui suit :

« A moins de s'être produite avant l'âge de deux ans et d'avoir été durable, la séparation d'un enfant d'avec sa mère ne paraît pas avoir de relation statistiquement significative avec la normalité ou l'anormalité de l'état mental de l'enfant au moment de l'admission, non plus d'ailleurs qu'avec un type particulier de trouble du comportement. Ni la délinquance ni l'inaptitude à entretenir des rapports affectueux n'étaient significativement plus fréquentes chez les enfants carencés [que chez les autres] »¹⁵.

En outre, c'était aux enfants atteints de troubles légers du comportement, plutôt qu'aux sujets atteints de troubles graves, qu'était imputable la signification statistique de la séparation, même prolongée, d'avec la mère, alors que, selon l'hypothèse de Bowlby, « les cas les plus sérieux devraient se rencontrer chez les enfants qui ont été séparés de leur mère pour de longues périodes ou définitivement avant l'âge de 2 ans ».¹⁵ Si l'on applique les critères de Lewis, en tout cas, une séparation précoce ou durable n'entraîne apparemment pas les conséquences désastreuses prévues par l'école de Bowlby, ce qui n'a d'ailleurs rien de surprenant pour Lewis, puisque la simple présence ou absence physique de la mère ne renseigne pas sûrement sur la qualité des soins maternels dont l'enfant a pu bénéficier. « Les assertions par trop dogmatiques sur les conséquences néfastes de la carence maternelle, écrit cet auteur, négligent souvent de tenir compte des risques et dommages affectifs auxquels les enfants peuvent être exposés par la faute de mauvaises mères ou de substituts maternels indifférents, ainsi que des diverses personnes (dont le père) chez lesquelles l'enfant peut trouver l'amour et le soutien nécessaires à son bonheur ».¹⁵ Bien que la séparation d'avec la mère avant l'âge de 5 ans soit souvent apparue comme « un facteur défavo-

rable du pronostic » « près d'un tiers des enfants qui avaient été séparés de leur mère [se trouvaient] dans un état satisfaisant à la fin de la période d'observation suivie » (c'est-à-dire deux à trois ans et demi après leur admission dans le centre); « et une séparation permanente avant l'âge de 2 ans n'avait en aucun cas été le prélude d'un état particulièrement peu satisfaisant de l'enfant à la fin de cette période ». ¹⁵

Rowntree et Douglas & Blomfield ont également obtenu des résultats non concluants. Etudiant un groupe d'enfants nés en Grande-Bretagne au cours d'une semaine déterminée de 1946, Rowntree ¹⁹ a constaté que, à l'âge de 4 ans, 6% des enfants (légitimes) de l'échantillon initial vivaient dans des foyers où il manquait l'un des parents pour cause de décès, de divorce, de séparation ou d'absence temporaire. En jumelant sur la base du sexe, du rang de naissance et de certaines caractéristiques familiales chaque enfant ainsi carencé avec un enfant d'« une famille stable et unie » Rowntree obtint au total 277 paires pour lesquelles elle put réunir « des renseignements complets concernant le milieu social, l'état de santé et le développement ». Elle constata que les enfants des foyers dissociés « n'étaient pas exceptionnellement sujets aux troubles affectifs graves, sauf que l'énurésie, d'ailleurs uniquement observée dans les familles aisées » était chez eux sensiblement plus fréquente. Autant qu'on pouvait en juger, « la grande majorité des enfants de familles dissociées étaient aussi sains et aussi normaux dans leur comportement que les enfants vivant dans des foyers plus stables ». Quant à Douglas & Blomfield, ⁸ leur enquête a porté sur 4668 enfants légitimes, dont 52% avaient été séparés de leurs parents entre la naissance et l'âge de 6 ans. Comparant les enfants qui avaient été séparés pendant plus de quatre semaines à des enfants vivant dans des familles de type analogue et dans les mêmes localités mais qui n'avaient pas été séparés, ces auteurs ont constaté que la séparation n'avait « aucune influence fâcheuse [sur les enfants] s'ils demeuraient chez eux. Chez les enfants qui avaient été éloignés de leur famille, en revanche, la fréquence des cauchemars et des mauvaises habitudes, comme celle de se sucer le pouce était plus élevée que chez les témoins. « Plus tard, un plus grand nombre d'entre eux eurent être conduits dans des centres de guidance infantile et de phoniatry, mais les différences furent relativement faibles ». ⁸ A leurs conclusions ces auteurs ont cependant ajouté cette remarque: « Bien que nous n'ayons pas relevé jusqu'ici de troubles sérieux et que la plupart des mères ne semblent pas elles-mêmes être inquiètes, nous ne saurions donner ces conclusions pour définitives. » ⁸

Nul doute que le dossier ne soit appelé à s'enrichir avec le temps. En attendant, il faut reconnaître que le nombre d'enfants placés en institution qui présentent des signes de retard sérieux du développement est suffisamment grand pour être préoccupant.

Une deuxième critique, plus sérieuse, vise l'interprétation des faits d'observation, qui repose le plus souvent sur des comparaisons peu nuancées entre des enfants placés dans divers types d'institutions et des enfants élevés dans leur famille. Les théories qui en découlent se rapportent exclusivement à la séparation proprement dite et ne tiennent pas suffisamment compte des conditions du milieu d'où l'enfant vient et de celles de l'établissement où il est placé. Certains chercheurs sont même si obsédés par l'importance de la séparation en tant que telle et si convaincus de sa nature biologique autant que sociale qu'il leur a semblé utile de faire des expériences sur les effets d'une privation de la mère chez de jeunes animaux. Ils n'ont pas vu le danger qu'il y avait à s'appuyer absolument sur les observations générales faites dans des institutions choisies arbitrairement. Pour pouvoir établir que c'est l'éloignement du foyer plus que l'ambiance de l'institution où il est placé qui a des effets traumatisants sur l'enfant, il faut non seulement que l'échantillon étudié soit suffisamment grand mais encore qu'il soit composé d'enfants ayant vécu dans un échantillon d'institutions suffisamment représentatif. L'institution n'est pas une entité standard : il peut y avoir de bonnes institutions comme il peut y en avoir de mauvaises. Les renseignements fournis par les auteurs (notamment par Goldfarb, Spitz et Roudinesco) sur la manière dont vivaient les enfants placés qu'ils ont étudiés sont le plus souvent loin d'être complets. On a cependant l'impression qu'en général ces enfants n'étaient pas traités d'une manière très intelligente ni même toujours très douce. D'autre part, il est rare qu'on se soit suffisamment demandé si les institutions ne différaient pas des familles sous d'autres rapports que la possibilité d'instauration de relations affectueuses intimes. Il serait par exemple utile de savoir comment les enfants placés ont été nourris afin de déterminer si leur arriération ne pourrait pas être due dans une certaine mesure à des carences alimentaires. On s'est peu préoccupé, semble-t-il, de préciser le rôle de ces variables, malgré leur importance, mais il est assez significatif qu'une enquête menée il y a huit à dix ans dans 38 institutions hollandaises pour enfants ¹⁴ a révélé que le régime alimentaire y laissait beaucoup à désirer. Dans bien des cas, en outre, les sujets étudiés sont des enfants qui avaient passé de longues périodes à l'hôpital. Or, tout à fait indépendamment du fait que se trouver dans un hôpital signifie pour l'enfant être éloigné de sa famille et de sa mère, l'hôpital est en soi un endroit terrifiant (et la maladie qui motive l'hospitalisation peut être aussi quelque chose de terrifiant). Après avoir analysé les antécédents de 141 enfants arriérés dont 25 avaient été séparés de leur mère pendant au moins dix semaines au cours des quatre premières années de leur vie, Stott ²⁰ est parvenu à la conclusion qu'« en soi, la séparation n'a certainement pas les terribles conséquences qui lui ont été imputées » ; il incline à penser que « le

manque de sociabilité et l'attachement excessif et inquiet à la mère, observés par la suite chez ces enfants, étaient dus davantage aux maladies antérieures qu'aux séparations ». Il serait injuste de condamner en bloc la vie en institution en invoquant les états anxieux et dépressifs constatés chez les enfants hospitalisés — même si, comme certains auteurs l'ont montré, le moral des petits malades s'améliore nettement quand ils conservent le contact avec leur mère.

Ce que ces études effectuées parmi des enfants vivant en milieu institutionnel nous ont appris, ce n'est pas tant que l'enfant ait besoin d'une affection stable — vérité première aussi bien connue en théorie qu'elle a pu être négligée dans la pratique — mais bien plutôt que, les choses étant ce qu'elles sont, ce besoin trouve mieux à se satisfaire en famille qu'en institution. Il s'agit là toutefois de la constatation d'un fait social plutôt que psychologique ou, si l'on veut, d'un jugement sur la manière dont de nombreuses institutions fonctionnent ou ont fonctionné. En appelant l'attention sur les imperfections de nombreuses institutions pour enfants, les théoriciens de la séparation nous ont rendu un précieux service du point de vue social; il reste que, sur le plan scientifique, on peut leur reprocher d'avoir tiré de leurs observations des conclusions de nature à induire en erreur, et de n'avoir pas mis l'accent où il fallait. Quand Elizabeth Fry dénonça le manque d'hygiène qui sévissait dans les prisons du 19^e siècle, nul ne songea à l'applaudir d'avoir découvert qu'une bonne hygiène est souhaitable; son mérite était d'avoir montré que l'hygiène n'était pas assurée dans les prisons. Par une curieuse distorsion, les travaux les plus sérieux sur la carence maternelle semblent avoir relégué dans l'ombre leurs aspects positifs les plus authentiques en mettant en vedette des considérations qui ne sont guère plus que des lieux communs, avec ce regrettable résultat que, pour reprendre les termes d'Edelston, la « carence maternelle » est devenue une explication passe-partout au même titre que le « foyer dissocié ». ⁹ On se rappellera à ce propos cette remarque de Margaret Mead: « Les observations faites dans divers contextes culturels donnent à penser que l'adaptation de l'enfant est beaucoup plus facile lorsque de nombreuses personnes sont là pour s'occuper de lui et l'entourer de chaleur et d'affection », ¹⁶ ainsi que l'appel qu'elle a lancé en 1954 devant le Groupe OMS d'études sur le développement psychobiologique de l'enfant, pour que nous changions notre style de vie de telle manière que les enfants puissent se rendre compte qu'il y a plus d'une personne en qui ils peuvent avoir confiance. ²¹

En attachant une valeur absolue aux observations faites dans les institutions, les théoriciens de la séparation ont été conduits d'autre part à accorder une attention insuffisante aux antécédents des enfants en cause. Les enfants placés en institution ne forment pas un échantillon

aléatoire de la population de leur âge. Des facteurs qui peuvent fort bien être importants ont trop souvent été négligés et, même quand il en a été tenu compte, ils ont été parfois traités avec une légèreté surprenante. Ainsi Bowlby, commentant dans sa monographie une étude comparative de Theis, écrivait que, « autant qu'on ait pu le déterminer, l'hérédité des deux groupes était semblable... Puisque l'hérédité est, dans la mesure du possible, identique dans les deux groupes, elle ne peut contribuer à expliquer les différences constatées » (p. 46).⁴ Sans doute a-t-il pris la précaution de dire « autant qu'on ait pu le déterminer », mais il n'en reste pas moins qu'en écartant si vite l'influence de facteurs héréditaires différentiels il faisait preuve d'une étonnante légèreté. D'ailleurs, Bowlby lui-même déclarait avoir choisi « la présence de névroses, de psychoses ou de psychopathies graves chez les parents ou chez les grands-parents... comme critère « principal de l'intervention de facteurs héréditaires défavorables chez les 44 enfants voleurs qu'il a étudiés (p. 39) »⁴; or ce critère implique, tant en ce qui concerne les diagnostics posés deux générations plus tôt que les conditions régissant la transmission héréditaire des troubles mentaux, une confiance qui peut difficilement être justifiée par ce que nous savons en la matière.

En troisième lieu, on reproche à Bowlby d'avoir admis l'hypothèse que le dommage causé par la séparation est irréversible. C'est une voie dans laquelle Bowlby, avec d'autres auteurs tels qu'Aubry et Spitz, s'est engagé assez loin... « de nombreux documents prouvent, écrit-il dans sa monographie, que la privation de soins maternels exerce de fâcheuses répercussions sur le développement de l'enfant: a) pendant la période de séparation, b), pendant la période suivant immédiatement le retour auprès de la mère, c) de façon permanente (p. 54) »⁴; puis, s'appuyant sur les travaux de Goldfarb, il déclare que les « soins maternels [même satisfaisants] sont pratiquement inutiles après l'âge de 2½ ans » (p. 56).⁴ En réalité, rien n'autorise des conclusions d'une telle portée, à moins de poser comme axiome que la personnalité de qui que ce soit n'est plus modifiable à partir de l'adolescence ou du début de l'âge adulte, au plus tard. Dans toute autre hypothèse, il est absolument injustifié de parler de dommages « permanents », « irréparables » ou « irréversibles » tant que des sujets ayant souffert de carence maternelle n'auront pas été suivis tout au long de leur vie. Or, jusqu'ici, on a rarement réussi à savoir ce qu'il est advenu de pareils sujets au-delà de l'adolescence, et ce n'est que très exceptionnellement qu'on a pu en suivre au-delà du mariage. Même parmi les sujets suivis par Beres & Obers, aucun n'avait plus de 26 ans, et Theis, qui a suivi quelques-uns de ses sujets jusqu'à l'âge de 40 ans, constitue un cas pratiquement unique. Il a donc été rarement possible de vérifier l'hypothèse — à première vue plausible — selon laquelle le dommage subi par les personnes qui ont pu être carencées dans

leur enfance pourrait être réparé par un mariage heureux. En fait, rien n'est venu apporter la moindre confirmation — et de cela au moins nous pouvons nous féliciter — de la thèse désolante selon laquelle le jeune enfant placé en institution est détruit à jamais. Quoi que l'avenir puisse nous apprendre, il est imprudent et injustifié, dans l'état actuel des connaissances, de dire que la carence maternelle entraîne des dommages « permanents », « irréversibles » ou « irréparables ».

Une quatrième critique concerne l'importance attribuée à la séparation d'avec la mère comme facteur de délinquance. C'est apparemment l'étude d'un type particulier de délinquants qui a conduit Bowlby à se demander s'il n'y avait pas un rapport entre la carence maternelle et les comportements antisociaux. Mais l'étude de Bowlby, il ne faut pas l'oublier, n'a porté que sur 44 voleurs. Sur ce total, 17 avaient subi une séparation complète et prolongée d'avec leur mère ou d'avec leur mère nourricière au cours de leurs cinq premières années, contre deux seulement dans le groupe témoin qui fréquentait le même centre de guidance infantile; d'autre part, parmi les 14 voleurs décrits par Bowlby comme des indifférents affectifs, 12 avaient subi une séparation, contre 5 parmi les 30 autres. Dans ce groupe, les voleurs « inaffectifs » étaient « significativement plus délinquants que les autres » et constituaient « plus de la moitié des délinquants les plus caractérisés et chroniques »³; à l'appui de ses propres conclusions, Bowlby écrivait: « dans les années qui ont précédé la guerre, au moins six personnalités indépendantes les unes des autres furent frappées de constater que très souvent les enfants ayant commis plusieurs délits, ne manifestant aucun sentiment à l'égard de quiconque et très difficiles à traiter, étaient ceux dont les liens affectifs avec la mère avaient été profondément troublés au cours des premières années de la vie » (p. 34).⁴ Il ne donnait cependant aucune précision au sujet de ces « délits ».

Indépendamment de ses propres observations sur 44 voleurs, Bowlby a cité celles de Burt et des Glueck. Or, quand les sujets étudiés par ces derniers auteurs ont été suivis, on s'est aperçu que le fait qu'ils avaient ou non été traités avec « égards et affection par leur mère »¹⁰ n'avait rien à voir avec la persistance de leur comportement délinquant. De toute évidence, cette constatation (dont Bowlby ne fait mention nulle part dans sa monographie) va directement à l'encontre des conclusions de Bowlby selon lesquelles les deux principaux facteurs que l'on retrouve chez la plupart des délinquants *persistants* et qui les distinguent des « enfants souffrant d'autres formes d'inadaptation » sont, d'une part, une séparation d'avec la mère ou la mère nourricière pendant six mois ou plus au cours des cinq premières années de la vie, l'enfant étant alors confié à des étrangers, et, d'autre part, le fait « d'avoir été plus ou moins non désiré par des parents eux-mêmes instables et malheureux, ayant envers

l'enfant des attitudes où dominant en fin de compte l'hostilité, une tendance à censurer et le besoin de punir ».¹⁸

Si l'on se reporte d'autre part à l'étude des enfants de la Hawthorne-Cedar Knolls School et à l'étude d'Armstrong sur des garçons enclins aux fugues, l'une et l'autre citées par Bowlby, on constate qu'elles n'étaient en rien l'hypothèse d'un rapport entre la carence maternelle et la délinquance. En effet, l'école de Hawthorne-Cedar Knolls, comme Bowlby le précise lui-même, est spécialisée dans les cas de « graves désordres psychiatriques », de sorte que sa population n'est guère représentative du monde des délinquants en général; d'autre part les fugueurs, même s'ils sont parfois délinquants, ne peuvent être automatiquement assimilés aux voleurs et autres délinquants.

Sans doute le jeune indifférent affectif qui a connu la vie en institution et qui en a souffert constitue-t-il un des types classiques de délinquants et représente-t-il un des types d'individus les plus difficiles dont les écoles, les tribunaux et d'autres instances aient à s'occuper. Rien n'a cependant été mis en avant qui permette d'affirmer que ces sujets forment plus qu'une petite minorité de la population délinquante ou que, comme l'écrivait Bowlby en 1946, « d'après le témoignage de ces divers documents, il semblerait qu'il y a de très fortes raisons de croire que la séparation prolongée d'un enfant d'avec sa mère (ou d'avec le substitut maternel), au cours des cinq premières années de sa vie, est le principal facteur étiologique de la délinquance »³. Des travaux plus récents apportent de nouvelles raisons de s'interroger sur la justesse des théories de Bowlby. Ainsi Edelston écrit que son étude de l'hospitalisme chez les enfants l'a conduit à penser que « la proportion des réactions délinquantes n'est pas très forte »⁹ [parmi les sujets ainsi traumatisés]. De même, R. G. Andry, après avoir comparé 80 délinquants à 80 sujets témoins, est parvenu à la conclusion que « les séparations d'un enfant d'avec sa mère ou son père ou d'avec les deux... ne semblent pas jouer un rôle essentiel dans la genèse de la délinquance »,² tandis que Hilda Lewis a constaté que « Ni la délinquance ni l'inaptitude à nouer des relations affectueuses ne sont significativement plus fréquentes chez les enfants carencés »¹⁵ [que chez les autres enfants]. Quant aux Glueck, leurs travaux les plus récents conduisent à des conclusions divergentes. Si, d'un côté, ils citent une multitude de détails concrets montrant que les conditions de la vie familiale étaient en général moins satisfaisantes pour les délinquants, ils ont observé en revanche « d'étroites analogies ... entre les délinquants et les non délinquants en ce qui concerne le moment où la cohésion physique de leurs familles a été entamée ».¹¹ Au moment de la dissociation familiale, 56,3% des délinquants et 46,7% des témoins avaient moins de cinq ans et 28,1% des délinquants et 31,0% des témoins étaient âgés de 5 à 9 ans, c'est-à-dire

que 84,4% des délinquants et 77,7% des témoins avaient alors moins de 10 ans. On voit que les différences ne sont pas très importantes. Nous avons enfin l'étude de Naess,¹⁷ publiée quelques années après la monographie de Bowlby, sur des enfants délinquants d'Oslo choisis dans les dossiers du Conseil de protection de l'enfance de la capitale suédoise parmi les sujets qui présentaient, selon l'interprétation de cet auteur, des « facteurs de délinquance » au sens où l'entend Bowlby. Avec les sujets de cette catégorie qui avaient des frères non délinquants, Naess a constitué un groupe de 42 délinquants et de 42 témoins d'âges correspondants. S'étant aperçu que les séparations avaient été moins fréquentes chez les délinquants que chez les témoins, elle en a déduit qu'en l'espèce la séparation entre la mère et l'enfant ne pouvait pas être considérée comme « le principal facteur étiologique de la délinquance » et que « la généralisation non nuancée de Bowlby sur le problème de la délinquance et du comportement antisocial chez l'adulte était poussée trop loin »; Naess prend d'ailleurs la précaution d'ajouter aussitôt qu'il n'y a pas contradiction entre ces constatations et la théorie générale de Bowlby sur la carence maternelle et la formation du caractère.

Le cinquième reproche, à mon sens très sérieux, qui a été fait à Bowlby et à ses collègues, est de n'avoir pas évalué leurs résultats à la lumière de ce qui peut être observé dans l'ensemble de la population. La prédominance des traits névrotiques ou délinquants chez les enfants étudiés s'explique en partie par le fait que, dans bien des cas, les sujets ont été pris dans la clientèle de centres de guidance infantile ou de dispensaires psychiatriques. Il n'est que naturel de constater chez de pareils sujets une tendance aux troubles psychiques, et si l'enquête révèle que, dans une assez forte proportion des cas, il y a eu carence maternelle ou séparation, on est facilement enclin à y voir un « facteur étiologique » possible.

Pour pouvoir apprécier l'importance d'un tel facteur étiologique, il faut évidemment savoir quelle est, dans l'ensemble de la population, la fréquence des expériences infantiles comparables. Il est donc très regrettable que Bowlby ait apparemment jugé qu'il n'y avait aucun espoir de pouvoir éclairer cet aspect quantitatif essentiel du problème. L'étude d'un échantillon approprié de la population générale, en vue de déterminer la fréquence des séparations en même temps que la proportion des cas où la séparation a entraîné un dommage à la fois grave et durable serait, d'après Bowlby,

« une entreprise d'une ampleur telle qu'elle dépasserait les limites du possible. Quant à se contenter d'études plus superficielles, il est douteux que cela vaille la peine... En revanche, en admettant au départ qu'il est déjà établi que la séparation est un facteur pathogène, il y a peut-être intérêt à essayer de répondre à des questions sociologiques comme celles-ci: Dans quelles couches de la population la séparation se produit-elle le plus fréquemment, et à propos de quelles difficultés? »¹

C'est là, tout à la fois, jeter le manche après la cognée et commettre une faute de logique. Pour prouver que la séparation a des effets pathogènes, il faudrait démontrer qu'une symptomatologie morbide se voit plus souvent chez les individus qui ont vécu cette épreuve que chez les autres. Si approfondie soit-elle, l'étude des antécédents personnels des seuls sujets qui ont connu la séparation et qui présentent une symptomatologie révélatrice n'apporte pas de solution. On ne peut conclure en effet à la nature pathogène de la séparation tant que l'on ignore dans quelle proportion les individus ayant un passé comparable ont réussi à s'en tirer au moins aussi bien que nous. A défaut de cette donnée essentielle, apprécier les effets pathogènes de la séparation est aussi hasardeux que de calculer les primes d'assurance-incendie en ne tenant compte que des maisons qui ont été effectivement détruites par le feu.

Reste enfin le problème de la distinction à faire entre carence et séparation. Pour des raisons pratiques évidentes, la séparation se prête beaucoup plus facilement à l'enquête que la réjection ou la privation. On a donc tendance à concentrer les recherches sur la séparation, ce qui amène à perdre de vue que « la majorité des enfants qui sont privés de soins maternels — comme l'a fait observer Howells — ne sont pas séparés de leur mère mais vivent avec elle ». ¹³ Bowlby lui-même n'ignore pas l'importance de cette distinction. Pourtant, dans un des exposés les plus récents de sa position, tout en reconnaissant qu'au cas où il réviserait sa monographie il devrait tenir compte de diverses critiques dont elle a fait l'objet entre-temps, il affirme qu'il maintiendrait les recommandations pratiques qui y sont formulées. « A mon avis, écrit-il, on ne doit se résigner à séparer un jeune enfant de sa figure maternelle que si de puissantes raisons l'exigent, à condition d'avoir trouvé un substitut maternel satisfaisant et stable pour s'occuper de lui ». ⁶

En résumé, donc, je ne puis que répéter ce que je disais dans la conclusion de mon livre, à savoir que, jusqu'ici, le principal mérite des recherches sur les effets de la carence maternelle est d'avoir indirectement attiré l'attention sur les déplorables méthodes d'élevage appliquées dans de nombreuses institutions et sur le peu de cas que font certains hôpitaux de la sensibilité infantine. Sans aucun doute, ces recherches ont eu déjà d'heureuses conséquences pratiques en incitant les homes et hôpitaux d'enfants à améliorer leurs méthodes. Cela dit, il est clair que, là où les mauvaises méthodes du passé sont encore la règle, les enfants en souffrent de diverses manières et à des degrés divers selon leur tempérament et selon les circonstances. Il arrive que la carence dont ils sont victimes s'exprime par un syndrome caractérisé d'indifférence envers tout le monde sauf eux-mêmes, avec tendance aux vols répétés. Mais nous ne pouvons rien dire de plus. Le dommage causé

est-il permanent ou irréversible ? La carence maternelle est-elle une cause majeure de comportement délinquant ? C'est possible, mais ce n'est pas prouvé.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Ainsworth, M. D. & Bowlby, J. (1954) Research strategy in the study of mother-child separation. *Courrier*, 4, N° 3, 2
2. Andry, R. G. (1955) *A comparative psychological study of parent/child relationships as associated with delinquency*, Londres (Thèse manuscrite non publiée), p. 357
3. Bowlby, J. (1946) *Forty-four juvenile thieves, their characters and home life*, Londres, Baillière, Tindall & Cox
4. Bowlby, J. (1954) *Soins maternels et santé mentale*, 2^{me} édition, Genève, (Organisation mondiale de la Santé: Série de monographies, N° 2)
5. Bowlby, J. (1958) [Letter to the Editor]. *Lancet*, 1, 1070
6. Bowlby, J. (1958) Note on mother-child separation as a mental health hazard. *Brit. J. med. Psychol.*, 31, 247
7. Bowlby, J., Ainsworth, M., Boston, M. & Rosenbluth, D. (1956) The effects of mother-child separation: a follow-up study. *Brit. J. med. Psychol.*, 29, 211
8. Douglas, J. W. B. & Blomfield, J. M. (1958) *Children under five*, Londres, Allen & Unwin
9. Edelston, H. (1952) *The earliest stages of delinquency*, Edimbourg, Livingstone
10. Glueck, S. & Glueck, E. T. (1940) *Juvenile delinquents grown up*, New York, Commonwealth Fund, p. 108
11. Glueck, S. & Glueck, E. T. (1950) *Unraveling juvenile delinquency*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, p. 122
12. Howells, J. G. (1958) [Letter to the Editor]. *Lancet*, 1, 691
13. Howells, J. G. (1959) Children in hospital. *Brit. med. J.*, 1, 1119
14. *Int. Child Welf. Rev. (Revue Internationale de l'Enfant)*, 1959, N° 1, p. 18 (Résumé d'une enquête sur les institutions hollandaises pour enfants)
15. Lewis, H. (1954) *Deprived children (the Mershal experiment)*. A social and clinical study, Londres, Oxford University Press
16. Mead, M. (1954) Some theoretical considerations on the problem of mother-child separation. *Amer. J. Orthopsychiat.*, 24, 471
17. Naess, S. (1959) Mother-child separation and delinquency. *Brit. J. Delinq.*, 10, 22
18. National Association for Mental Health (1949) *Why delinquency? Report of the Conference on the Scientific Study of Juvenile Delinquency*, Londres, p. 36
19. Rowntree, G. (1955) Early childhood in broken families. *Populat. Stud.*, 8, 247
20. Stott, D. H. (1956) The effects of separation from the mother in early life. *Lancet*, 1, 624
21. Tanner, J. M. & Inhelder, B., éd. (1956) *Discussions on child development*, Londres, Tavistock Publications. Vol. 2, p. 228 [Compte rendu de la deuxième Réunion du Groupe OMS d'étude sur le Développement psychobiologique de l'Enfant, Londres, 1954]
22. Taylor, F. Krüpl (1958) [Letter to the Editor]. *Lancet*, 1, 643
23. Wootton, B. (1959) *Social science and social pathology*, Londres, Allen & Unwin